

PCF : une question historique ou conjoncturelle ?

« Métamorphose : changement d'une forme en une autre ou transformation importante du corps, du mode de vie et de l'état »

- **Les résultats obtenus par notre candidate à l'élection présidentielle – 1,93 % - obsèdent à juste titre les communistes au moment de la préparation de leur Congrès de décembre.** Ces élections ont placé le PCF à son score le plus bas depuis 1920. C'est un fait. Il est historique. Il est considérable. Il n'est pas pondéré par les élections municipales et cantonales, qui ont aggravé le bipartisme. Je ne dis pas cela pour démoraliser, mais il faut savoir regarder les choses en face si nous voulons nous en sortir.
- **Cette situation place donc les communistes, le Conseil national et les délégués du 34^e Congrès devant des responsabilités qui sont donc historiques et considérables.** Les questions sont nombreuses, existentielles, théoriques et pratiques. Un questionnement majeur les traverse toutes : pourquoi en sommes-nous arrivés là et comment faire maintenant ? Ce questionnement est déterminant.
- **Ce n'est pas être binaire de dire qu'il s'organise autour de deux orientations possibles.** C'est chercher ce qui est prioritaire, ce qui fait débat politique entre nous. C'est aussi éviter l'eau tiède.
 - o La première orientation - que je respecte - on peut la qualifier d'essentiellement **conjoncturelle**. Elle consiste à chercher dans la période passée récente (et notamment dans l'échec externe d'une candidature unitaire ou le brouillage réel - je pense aux privatisations - dû à notre participation gouvernementale) les causes de notre effacement du paysage politique. Cet effacement serait passager. Cette orientation est celle du noyau dirigeant actuel du PCF. Elle comporte le repli sectaire. Elle ne se résume cependant pas à lui. Elle est marquée par un immobilisme de fait. Si l'on adopte cette orientation, nous aurons d'abord un « problème d'image à l'extérieur » (Marie-George Buffet), d'explication de notre politique et de notre projet aux citoyen-ne-s, de « faiblesse d'activité dans les d'entreprises » (Nicolas Marchand), couplé à un manque de cohésion interne dans les directions du PCF qui tireraient à hue et à dia. **Dans ce cas, quoi qu'on dise, on continue l'existant en l'améliorant. Dans ce cas, on rénove le PCF** (autrement dit « on fait du neuf avec du vieux ») **ou bien on appelle à une novation du PCF** (autrement dit « on fait du vieux en affirmant qu'on fait du neuf »). Bref, on remet du charbon dans la locomotive, en ignorant que le train actuel est de plus en plus vide et en pensant que le train avance mal à cause de wagons de queue récalcitrants. Eventuellement, on change la conductrice, on passe au diesel, on repeint le train. Pourquoi pas ?
 - o La seconde, essentiellement **structurelle** et **historique**, consiste à considérer que la période passée récente est la conséquence et non la cause de la situation dramatique dans laquelle nous sommes et pour laquelle le pronostic vital est engagé. Si l'on adopte cette

orientation, notre errance est le résultat à la fois (a) d'éléments fondateurs (b) de freins stratégiques anciens et structurants (ces deux points se recoupant partiellement). **Dans ce cas, on est conduit à envisager une rupture franche avec l'existant.** Dans ce cas, on change la locomotive et le train, voire de moyen de transport. Tout en prenant nos valises, car nous ne sommes pas sans bagages.

- **Si je respecte la première orientation, je ne la partage pas.** Comme d'autres et après un cheminement, **j'ai opté, comme d'autres, pour la seconde.** Je pense que notre recul historique plonge ses racines dans des choses bien plus profondes que dans les errements, sincères ou non, des dernières années. Elles tiennent à mon sens à l'étau Programme Commun / Mur de Berlin, qui nous a freinés 40 ans. Elles tiennent aussi à des éléments fondateurs qui ont fait que nous avons pratiquement toujours été en retard sur tout et sur la société. Les maladresses, issues ou non des tentatives de rénovation, d'ouverture ou de mutation, ne peuvent tenir lieu d'explication. C'est un cycle qui se termine aujourd'hui et non pas une somme d'erreurs réparables.
- Ces deux orientations, nous devons les retrouver dans le Congrès et la résolution de ce Conseil national, sinon nous aurons un Congrès pour rien. Elles comportent l'une et l'autre des risques, que nous devons analyser rationnellement. Quelle que soit l'orientation adoptée, nous sommes tous attachés à faire fructifier un patrimoine politique commun, une force symbolique et un réseau de militants et d'élus. Mais nous avons des réponses très nettement différentes. Ce n'est pas de la même direction dont il s'agit.
- L'étau Programme Commun / Mur de Berlin. **Au fil du temps, le PCF s'est transformé, mais sans les résultats escomptés.** Pour éclairer mon propos, je prendrai la période structurante des 40 dernières années. Dans la configuration stratégique du Programme commun de 1972, abandonné en 1978, et qui au départ était une idée communiste, nous avons commencé à décrocher en 1981 (15 %). Cette configuration comportait en filigrane, chez quelques dirigeants communistes, le projet d'absorber à terme le PS, car nous étions « les plus forts ». Nous laissions au PS les « classes moyennes » et beaucoup d'intellectuels tandis que nous nous occupions des « classes populaires », plus nombreuses, en qui nous faisons « plus confiance » et réciproquement. Le ver était dans le fruit à tout point de vue. Mais 1981 est le premier symptôme du déclin du PCF et le signal de la mise en route du bipartisme PS-droite. Les électeurs disent là qu'ils ne sont pas disposés à placer un communiste à la tête de l'Etat. Or, qu'on déplore la place prépondérante de l'Etat dans notre stratégie (Pierre Zarka) ou qu'on déplore la présidentialisation de l'élection (Anicet Le Pors, Georges Marchais), qu'on le veuille ou non, l'élection présidentielle structure fortement une partie de la vie politique en France.
- En 1977, 4 ans avant la victoire de 1981, le PS devient le pôle central du rassemblement à gauche, et continuera de l'être malgré tout le ressentiment que peut susciter sa politique de renonciation. Ainsi, grâce au PCF, le PS, qui avait perdu toute crédibilité sociale, va retrouver un lustre inespéré comme parti du changement. Il est en plus crédité d'être un parti démocratique tandis qu'à notre débit est collé le modèle autoritaire de l'Est, qui deviendra de plus en plus défaillant. Enfin, nous ne percevons que partiellement les aspirations féministes, écologiques, pour les droits des minorités, les aspirations à la gestion alternative des

entreprises. Notre utilité pour le changement prend là un coup fatal. Comme nous avons l'intuition que quelque chose est cassé, nous essayons de rattraper les choses : abandon de la dictature du prolétariat (1976), condamnation du stalinisme (en parlant d'un retard datant de 1956), socialisme à la française, déclaration des libertés... Ces transformations réelles arrivent, mais à rebours et sont déjà en retard par rapport aux enjeux, dont l'enjeu européen. On s'ouvre donc, mais on perd. On voit que cela ne mord pas. Alors, on tape sur le PS. On se ferme, on perd encore. On en rajoute : bilan globalement positif, Afghanistan (1979), gestion ambivalente de la situation d'état de siège en Pologne (1981) : on perd encore. Des voix dissidentes se font entendre dans le Parti : elles sont refoulées. On rectifie : soutien à la pérestroïka et à la glasnost en URSS, abandon du centralisme démocratique annoncé par Georges Marchais depuis New-York. Rien n'y fait. Car le PCF ne s'est ouvert sur la vie que trop tard. Comme le dit J.-C. Lefort, « entre le 20^e Congrès du PCUS (1956) et le 22^e Congrès du PCF (1976), 20 ans se sont écoulés ». Au final, cette politique de zig-zag s'est avérée meurtrière.

- Aujourd'hui, à la veille du 34^e Congrès, nous sommes en errance. Qu'on avance ou qu'on recule, on meurt. On ne nous entend presque plus, ce qui est pire que tout. Une forme du PCF est morte car une forme du communisme est morte. Il nous faut oser inventer autre chose, avec d'autres, dans laquelle nous ferons vivre un communisme d'émancipation avec ceux qui veulent transformer la société en profondeur et en vue de dépasser le système capitaliste. Voulons-nous oui ou non rompre avec notre modèle de départ ? Voulons-nous changer de train ou voulons-nous remettre du combustible au train existant ? Telle est la question qui me semble être posée aux communistes en 2008, face au TGV du libéralisme, à l'Eurostar social-libéral (et sa destination blairiste), et parallèlement au train postal relooké du NPA.